



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2026
SÉANCE SPÉCIALE

PENTACLE PRODUCTIONS
et **PANAME DISTRIBUTION** présentent

LES SURVIVANTS DU CHE

Un film écrit et réalisé par

CHRISTOPHE DIMITRI RÉVEILLE

Documentaire / archives, interviews, animation

France / 98mn / 2026 / français, espagnol, anglais

SORTIE LE 9 SEPTEMBRE 2026

DISTRIBUTION

Paname Distribution

Tél. 01 40 44 72 55

distribution@paname-distribution.com

www.paname-distribution.com

PRESSE

MAKNA PRESSE

Chloé Lorenzi

Tél. 01 42 77 00 16

info@maknapr.com



SYNOPSIS

Après le triomphe de la Révolution cubaine en 1959, six guérilleros ont suivi Che Guevara dans sa tentative d'étendre le soulèvement au-delà de l'île. En 1967, après leur dernière bataille en Bolivie et l'exécution du Che, ces guerriers de l'ombre se lancent dans un périple extraordinaire de 2 400 km à travers la Bolivie, poursuivis par 4 000 soldats en territoire ennemi dans l'espoir de rejoindre Cuba. Soixante ans plus tard, les derniers camarades survivants du Che racontent cette histoire inédite, faite d'endurance et de loyauté, dans laquelle les destins individuels ont été façonnés par les grands courants géopolitiques de la Guerre froide. Mêlant des images d'archives rares, des animations et des interviews exclusives, le film fait revivre un chapitre oublié de l'Histoire.



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE DIMITRI RÉVEILLE

Vous avez travaillé plus de vingt ans sur *Les Survivants du Che*, signant notamment une biographie et un roman graphique sur Benigno, l'un des survivants. Pouvez-vous résumer cette longue genèse du film ?

Christophe Réveille – Mon métier est un métier d'ombre, je travaille dans l'ombre d'acteurs connus ou peu connus, mais moi, je suis inconnu. Les survivants du film aussi étaient dans l'ombre, celle du Che. J'ai perdu ma mère quand j'avais 17 ans... Tout cela fait lien. Je suis dans l'ombre, je m'intéresse aux gens dans l'ombre, aux « survivants ».

Ce film a commencé il y a longtemps par ma rencontre avec Benigno. Je suis tombé sur un livre parlant du Che en 2003 et je me suis souvenu que mon père m'avait emmené à Cuba mais que je connaissais mal l'histoire de la révolution. Et par ce livre, je réalise qu'un des survivants du Che est réfugié politique à Paris, condamné à mort par Fidel Castro. Cet homme est un héros, et pourtant il est condamné par le

régime castriste ? Je ne comprends pas. J'ai mis un an à rencontrer Benigno, en décembre 2004. Mon père m'a dit : « tu as eu 2 au bac de français, tu ne parles pas espagnol, on te propose de travailler sur la bio de cet homme, entoure-toi bien ! ». Je me suis entouré d'un homme important dans ma formation, Serge Rosenzweig, et j'ai acheté une caméra. Je me suis dit que j'allais enregistrer Benigno pour le faire traduire et pour qu'on ne me reproche pas d'avoir transformé ses propos. Je l'ai donc filmé et j'ai commencé à développer un documentaire sur lui.

Comment Benicio del Toro est ensuite intervenu dans ce processus ?

Benigno m'a dit que Steven Soderbergh et Benicio del Toro s'intéressaient à son histoire, ils préparaient leur film sur le Che. J'ai rencontré Benicio del Toro à Cannes en 2007 où il présentait le film de Soderbergh et il m'a dit : « tu devrais faire un film sur tous les survivants, mais ce ne sera pas facile parce que nous-mêmes, on

n'a pas pu tous les retrouver ». Il a planté une graine en moi, sans le savoir. Avec l'argent du documentaire sur Benigno, je suis parti en 2013 en Bolivie, dans le ravin où a été capturé le Che, avec mon ami Julien Schickel. Grâce à ce voyage sur les lieux réels de l'évènement et à tout un enchaînement de contacts, j'ai décidé de rechercher tous les témoignages possibles sur la mort du Che et sur le destin des six guérilleros qui lui ont survécu après la fusillade du ravin. Sur le chemin de la mémoire qu'est ce film, j'ai eu la chance de rencontrer des fous furieux comme moi à chaque étape. En rentrant de Bolivie, j'ai dit à mes producteurs : « on va tout changer, ce ne sera pas un film sur Benigno mais sur tous les survivants ». Ma productrice m'a dit : « pas possible », et je la comprends. Je les ai quittés, j'ai pris toutes mes archives pour voir ce qu'on en ferait. Et puis des années plus tard j'ai rencontré Baptiste et Gaëtan. Je savais que c'était les producteurs avec qui il fallait que je travaille. Ils sont brillants. D'une intelligence artistique folle. Ils m'ont vraiment aidé à accoucher de mon film. Ils étaient là pour moi.

Tomber sur ce sujet, et sur les écrits de Régis Debray, ça a donné un sens à ma vie. Comme le dit Régis, on peut avoir dans la vie quelque chose qui nous dépasse. Les

guérilleros survivants disent dans le film que ce ne sont pas les « ismes » qui comptent, mais l'humain. C'est vraiment beau : ils ne disent pas « vive le communisme » mais ils racontent pour quelles raisons concrètes ils ont lutté.

Parmi les gens qui témoignent dans le film, il y a les trois survivants du Che encore vivants, mais aussi des militaires, un agent de la CIA, un membre du PC bolivien... C'était important d'entendre toutes les voix de cette histoire ?

Quand j'ai mis les pieds en Bolivie, j'étais le premier à penser : « Gary Prado, c'est un salaud ! ». Mais non, en fait ! Comme il le dit dans le film : « notre boulot de militaire, c'était de défendre notre pays ». Je ne lui donne pas raison mais ça peut s'entendre. J'avais déjà rencontré Benigno, mais malgré mes contacts, j'ai mis des années pour retrouver les militaires, l'agent de la CIA, le membre du PC bolivien (El Negro) ... Les personnes qui m'ont introduit à ces hommes leur disaient : « ce gamin pose des questions intéressantes, il faut le rencontrer » et c'est comme ça que j'ai pu recueillir tous les témoignages. À la fin de mes recherches, il me manquait juste Pombo et Urbano, les derniers survivants avec Benigno.

Comment les avez-vous retrouvés ?

Pombo, je l'ai retrouvé à Cuba grâce à un ami réalisateur qui vit à Londres. Je me suis fait passer pour un touriste, raison pour laquelle les images de Pombo sont de moins bonne qualité. Pour l'agent de la CIA, on était en Suisse, dans le confort, avec trois caméras posées sur trépied. Avec Pombo en revanche, j'ai filmé comme j'ai pu. Ce n'est pas si handicapant, les images prennent une dimension comme presque volées, clandestines, à l'image de leur propre histoire.

Pombo et Urbano ne voulaient plus entendre parler de Benigno, le considérant comme un traître de la révolution. J'ai joué franc jeu, je leur ai dit que Benigno serait dans le film, je ne voulais pas leur mentir. Je suppose que Pombo et Urbano devaient penser : « pourquoi Benigno s'est-il exilé ? Pourquoi a-t-il critiqué Castro ? S'il était resté à Cuba, il serait devenu un héros de la révolution ». Benigno, c'était au départ un paysan, il avait l'intelligence de la terre. Il a parfois lui aussi adapté l'histoire mais c'était un homme bon. Considéré comme un traître à Cuba, il a parfois été effacé de l'histoire officielle. Alors, pour compenser, il en rajoutait parfois pour grandir son image. Mais dans le film, tout ce qui concerne mes protagonistes et leurs rôles

dans cette aventure est vrai. Urbano, je l'ai filmé en Belgique. J'ai aussi rencontré des difficultés, non pas pour la qualité de l'image, mais parce qu'il voulait s'en aller avant la fin de l'interview. Je lui disais : « attendez, encore vingt minutes, on n'a pas parlé de Cochabamba et de la mort d'El Ñato (ndr : un des six survivants) ! ».

Votre film fait le lien entre la grande histoire, le Che, la révolution mondiale, et les parcours individuels de combattants anonymes ou inconnus. Il montre bien aussi comment dans une lutte révolutionnaire, les raisons personnelles sont parfois plus importantes que l'idéologie.

J'adore comprendre la grande histoire par le biais des petites histoires. Quand on s'intéresse à l'histoire par les grands hommes, on se dit : « lui c'était un bon, lui c'était un salaud... », mais quand on rentre plus profondément dans l'humain, c'est plus compliqué. On est aujourd'hui dans un monde polarisé où tout est tout blanc ou tout noir, alors que les choses sont complexes. Qu'est-ce que trahir, qu'est-ce que résister ? L'un des survivants dit : « quand je me suis engagé, je ne savais pas ce qu'était la révolution, ni même qui l'avait inventée » ! Quant à Debray, à l'inverse, on voit tout de suite qu'il est parti en Bolivie

motivé par une idéologie, une construction intellectuelle. Parmi les trois survivants du film, on sent que Pombo est plus politique que les deux autres, il était très proche du Che. Les deux autres, non. Benigno s'est engagé parce qu'on avait massacré sa famille et parce qu'il avait conscience que les paysans cubains étaient opprimés par le régime de Batista. À Cuba et en Bolivie, il était devant, en première ligne. Ces hommes-là sont des fous furieux, normalement ils ne rentrent jamais vivants, ils sont les premiers à prendre les balles. Urbano était aussi du genre tête brûlée, il faisait partie des pelotons-suicide à Cuba, avec une espérance de vie de deux mois. Il a intégré la garde rapprochée du Che.

Le film montre qu'il y avait des paysans qui s'engageaient dans la révolution, comme Benigno, mais beaucoup d'autres dans le camp d'en face, qui collaboraient avec l'armée, à Cuba comme en Bolivie.

Là, on retrouve Pasolini. Des paysans ont tué d'autres paysans, mais avaient-ils le choix ? Les paysans boliviens, ce n'est pas le peuple déicide qui n'avait rien compris à la révolution, non : ils voyaient arriver des blancs qui ne parlaient pas leur langue, ce n'était que des soucis pour eux. L'armée les frappaient, ou les tuaient parce qu'ils avaient aidé des guérilleros. Dès qu'ils

voyaient ces guérilleros, ils se disaient : « nous, on ne veut pas changer le monde, on veut juste pouvoir nourrir nos gamins ». Et l'armée les mettait en première ligne car eux connaissaient le terrain.

Comment s'est organisé le dialogue entre les différents régimes d'images : images contemporaines, d'archives, et plus surprenant, d'animation ?

Sur vingt-deux ans, il y a forcément plein de formats, de caméras différentes. Yannig Willmann a effectué un travail remarquable à l'étalonnage. Sans parler de Julien qui ne m'a pas lâché au montage. Il fallait raconter la grande histoire mais sans jamais lâcher les personnages, sans jamais perdre le niveau humain, d'où les images d'animation. Quand ils parlent devant la caméra, les survivants ne veulent pas montrer leurs émotions et je me suis dit que l'animation allait permettre au spectateur de plonger dans leur ressenti. Au lieu de dire au spectateur ce que ces hommes ont vécu, on va le montrer par des images. L'animation est en miroir avec les archives que l'on a retrouvées. C'est ce que j'appelle le chemin de la mémoire. Il fallait réfléchir à comment intégrer et bien doser l'animation. La mémoire est floue, incertaine, ce sont des choses qui bougent, des images fugaces, des odeurs.

Je crois que l'animation a réussi à transcrire cela. J'ai embêté tout le monde avec les détails, la précision, je voulais être le plus exact possible sur la ressemblance avec les vrais visages, sur le son des armes, les bruits ambiants, le chant des oiseaux... À partir du moment où Régis Debray m'a dit à propos de l'animation : « ça marche », je savais que c'était gagné.

Les Survivants du Che est un film historique, politique, mais aussi un film de traque, un survival. Aviez-vous perçu dès le début que votre film fonctionnerait selon cette notion de cinéma de genre ?

Je n'aurai pas cette prétention. D'ailleurs cela ferait sourire mes partenaires parce que parfois ils s'arrachent les cheveux avec moi. Je suis très pinailleur pour le dire poliment. En tout cas je savais qu'il fallait commencer mon film là où les autres s'arrêtent. Richard Dindo a fait un beau film sur le Che qui s'arrêtait à sa mort, et il disait : « la suite est une autre histoire ». Cette autre histoire, c'est mon film. Je voulais prendre la main des spectateurs avec l'embuscade du ravin, une scène d'action au début de mon film, en me disant qu'on trouverait ensuite une brèche pour revenir sur l'engagement des combattants. J'ai

insisté pour que la grande histoire soit présente et contextualise les parcours individuels. À part Pombo, ils n'avaient pas conscience des grands enjeux stratégiques et politiques. Benigno explique qu'il n'a pas compris pourquoi les communistes ne voulaient pas les aider. Mais ils ont quand même été aidés par des gens qui étaient au PC. Dans les partis communistes, il y avait des gens qui aidaient spontanément tandis que les dirigeants suivaient leur propre stratégie.

Le périple que vous racontez, c'est Ulysse, l'Odyssée, c'est comment revenir chez soi après la guerre ?

Oui, revenir chez soi, à Cuba, mais pour relancer la lutte. Ces hommes voulaient sortir de Bolivie vivants pour raconter à Fidel ce qui s'était passé, comme une victoire. Ils voulaient raconter, se réarmer, puis repartir au combat. Leur périple a été fou. Par exemple l'histoire du chien est dingue : revenir sur ses pas et risquer sa peau pour emmener un chien ! Ils sont passés à travers les mailles du filet alors que 4000 militaires quadrillaient la zone. J'ai montré la mort d'El Nato (NDR : un des survivants, abattu par un compagnon selon leur serment, parce qu'il était blessé et ne pouvait plus avancer) non

pas pour choquer mais pour montrer ce qu'est la guerre. L'animation sert à montrer les silences, les images manquantes, elle permet de plonger plus émotionnellement et plus profondément dans ce que ces guérilleros ont traversé. Ce film, c'est un film d'aventure et j'espère qu'il va toucher les 15-25 ans parce que c'est pour eux que je l'ai fait. Pour le gamin un peu paumé que j'étais.

Le film nous apprend ou nous rappelle que l'URSS n'a pas bougé un doigt pour aider ces guérilleros et que c'est finalement De Gaulle et la France qui ont permis leur rapatriement à Cuba. Cela vous a-t-il étonné ?

Je ne suis pas politologue, mais je crois que si De Gaulle avait l'occasion d'embêter les Etats-Unis et l'URSS, il ne se gênait pas. De Gaulle avait fait un long voyage en Amérique Latine, il connaissait le contexte. Il a aidé à ce rapatriement en mars 68. Deux mois après, en mai 68, les étudiants hurlaient : « De Gaulle dehors ! Vive le Che ! ». Attendez les gars, celui qui a aidé les guérilleros, c'est de Gaulle !

Croyez-vous qu'en tant qu'ancien résistant et leader de la France Libre, De Gaulle ressentait une proximité avec les guérilleros ?

Il y a peut-être un peu de ça. Dans le film, on voit André Malraux prendre la défense de Régis Debray alors qu'il n'est pas du tout sur les mêmes positions politiques. Mais Malraux a conscience que Debray est un jeune homme qui met ses idées en application plutôt que de donner des leçons à tout le monde. Je crois qu'à l'époque, il y avait une fascination réciproque entre Castro et De Gaulle.

Pouvez-vous parler de votre relation avec Régis Debray, protagoniste indirect de cette aventure ?

Je suis allé le voir en 2010 et il avait été dur. Il m'avait dit : « vous n'y arriverez pas ! Montrez-moi quand vous aurez fini et on verra, je ferai peut-être quelques frappes chirurgicales ». En 2017, il ne manquait plus que lui dans le film, je voulais lui montrer ce que j'avais fait, et il m'a dit : « si ça ne vous embête pas, je viendrai voir votre travail avec une amie chilienne ». C'était Carmen Castillo ! Ils sont donc venus et Carmen m'a dit : « jeune homme, vous tenez un vrai film de cinéma ». Elle m'a donné quelques conseils pertinents, s'est tournée vers Régis et lui a dit : « il faut que tu parles dans ce film ! ». Une semaine après,

j'étais chez lui. Régis appréciait que je le mette à sa juste place dans cette histoire, que je n'en fasse pas un héros. Il n'avait jamais témoigné face caméra, il a accepté grâce à Carmen Castillo.

Comment s'est fait le choix de Vincent Lindon pour la voix off du narrateur ?

Il est très fier d'être dans ce film, il a été d'une classe absolue. J'avais joué une scène avec lui il y a des années. Plus récemment, Damien Bonnard m'a amené sur un tournage de Vincent et ce dernier m'a dit : « il paraît que vous travaillez sur un film ? », je lui ai répondu : « je ne veux pas vous embêter... » et là il m'a dit « si vous avez deux minutes, asseyez-vous et dites m'en plus ». On commence à parler, il me dit que mon histoire autour du Che l'intéresse, puis il me sort ma réplique d'il y a dix ans ! J'étais figurant mais il se souvenait de moi ! Après, j'ai entendu son discours politique pendant le Covid, j'ai vu Pater, je me suis dit que cet homme était cohérent avec mon histoire. Je lui ai donc proposé de faire la voix off, puis j'ai pensé qu'il allait oublier ma proposition. Quand je l'ai recontacté quelques années plus tard, il m'a fait : « ah, super, je croyais que vous ne vouliez plus le faire ! ». Il n'a pas fait

ce travail pour lui, il l'a fait pour le film, pour mes survivants. Il a pris le temps, il ne l'a pas bâclé. Vincent Lindon est un homme d'une grande classe et d'un très grand professionnalisme. À aucun moment, il n'a mis en avant son impressionnante carrière. Il m'a beaucoup appris. Vraiment, je suis honoré de sa présence dans le film.

Vous parliez de votre ami Julien, qui est aussi votre monteur. Pouvez-vous parler de vos choix de montage ?

Julien Schickel est un génie, il a été fondamental. Il a une grande intelligence politique, il est pour moi beaucoup plus qu'un monteur, il y a une complicité artistique entre nous. Je lui dois beaucoup, beaucoup. Il connaît les théories politiques, moi je passe par l'humain, on est très complémentaires. On avait une centaine d'heures de matériau d'interviews ! Je remercie les historiens au générique alors qu'aucun d'eux ne figure dans le montage final. Ils étaient bons mais trop longs, on perdait le rythme du film. Mais leurs précieuses connaissances ont nourri cette voix off. Julien m'a aidé à écrire la voix du narrateur pour faire passer dans le film ce que disaient les historiens. Et puis deux amis, Antoine et Côme Leymarie, que j'ai rencontré par Isabelle Debray, une femme

très importante, elle aussi de l'ombre. Ils ont relu mon texte et m'ont aidé amicalement à y mettre une touche poétique.

Debray dit dans le film une phrase très belle, que je cite approximativement, de mémoire : « le faible a toujours raison de se battre contre le fort, même si le combat est inégal ou a priori perdu d'avance, parce que l'impensable est toujours possible ». Cela pourrait-il être la morale de ce film ?

Régis nous parle d'un invariant moral mobilisateur, cette « conscience » qu'on

met dans l'action qu'on entreprend et qui constitue le noyau dont il parle. Ces combattants se sont battus et ont survécu parce qu'ils n'avaient pas le choix. À certains moments et en certaines circonstances, les gens n'ont plus rien, à part leur dignité. Quand on n'a plus rien à perdre, on se bat, même si l'adversaire est plus fort. C'est aussi l'histoire de ce film : normalement, un tel film a peu de chance d'exister, d'aller à Cannes, et pourtant, on y est. Ça valait le coup de raconter l'histoire de ces hommes tellement elle est folle.

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Christophe Dimitri Réveille est réalisateur, scénariste, producteur et acteur. Il a étudié au Lee Strasberg Theatre & Film Institute puis avec Jack Waltzer, pendant plusieurs années. Il partage son temps entre ses projets personnels et l'accompagnement d'acteurs et actrices dans la préparation de leurs rôles au cinéma.

En 2013, il co-réalise *American Film Acting : Jack Waltzer's Masterclass*, un documentaire « outil de travail » pour le travail de l'acteur. Ce film est le résultat d'une immersion de plusieurs années passées à suivre Jack Waltzer à travers le monde et à compiler des entretiens exclusifs avec des personnalités du cinéma.

Il est également l'auteur de la biographie Benigno, dernier compagnon du Che aux éditions du Rocher et d'une bande dessinée Benigno, mémoires d'un guérillero du Che (La boîte à bulles) sur l'un des compagnons du Che.

Il achève actuellement l'écriture d'un ouvrage intitulé « L'affaire Che Guevara » et travaille en collaboration avec Julien Schickel à la réalisation d'un documentaire avec Régis Debray, Swann Arlaud, Carmen Castillo et Nina Meurisse.

Les Survivants du Che, son premier film, est présenté en Sélection Officielle en Séances Spéciales au Festival de Cannes.



ARMÉE BOLIVIENNE



GARY PRADO



MIGUEL AYOROA



GUILLERMO AGUIRRE



Pombo

Benigno

Urbano

GUIDE DES GUERRILLEROS



« EL NEGRO »

CIA



FÉLIX RODRIGUEZ

AGENT DE LIAISON



RÉGIS DEBRAY



DANS CETTE PLONGÉE AU CŒUR DE L'HUMAIN, IL ME SEMBLAIT NÉCESSAIRE DE MONTRER LE VISAGE DE MES DIFFÉRENTS INTERVENANTS. LES CONFIDENCES QU'ILS LIVRENT AU COURS DU FILM SONT SOIT TRÈS INTIMES, SOIT CRUCIALES POUR OFFRIR UNE NOUVELLE APPROCHE D'UN FAIT HISTORIQUE. POUR MESURER LE POIDS DE CETTE RESPONSABILITÉ, J'AI VOULU PRENDRE LE TEMPS D'ÊTRE AVEC LES TÉMOINS, DANS LEURS SILENCES QUAND ILS SONT SEULS FACE À LEUR PASSÉ ET LES FAIRE VIVRE EN DEHORS DE LEUR PAROLE. LE FAIT DE S'ATTARDER SUR LES VISAGES PERMET D'ÊTRE EN INTROSPECTION AVEC LES PERSONNAGES. IL EST PAR AILLEURS ÉMOUVANT DE RETROUVER CES HOMMES ÂGÉS CONFRONTÉS À LEUR PASSÉ OÙ ILS APPARAISSENT JEUNES DANS LES ARCHIVES.





LE RECOURS À DES ARCHIVES - SOUVENT INÉDITES - PERMET DE RETROUVER NOS HÉROS AU MOMENT DES FAITS ET DE LES PLONGER BRUTALEMENT DANS LE PASSÉ. CES IMAGES ANCRENT SPATIO-TEMPORELLEMENT NOTRE HISTOIRE DE MANIÈRE RIGOUREUSE ET DOCUMENTÉE ET MONTRENT QUE LES ENJEUX DE LA GRANDE HISTOIRE ÉTAIENT INTIMEMENT LIÉS À CEUX DE NOS GUÉRILLEROS. DE PLUS, LE GRAIN PARTICULIER DU SUPER 16 ET L'ASPECT NOIR ET BLANC DES PHOTOS DE L'ÉPOQUE APPUIENT LES RÉFÉRENCES À LA RÉMINISCENCE ET RENDENT COMPTE DE CES PARCOURS HORS DU COMMUN, IMMORTALISÉS.





L'ANIMATION JOUE LE RÔLE DE LA MÉMOIRE. L'UTILISATION DU SÉPIA ET DES DESSINS EN NOIR ET BLANC PERMETTENT DE NOUS FAIRE REVIVRE LES SCÈNES QUI HANTENT CEUX QUI LES RACONTENT. LES GUÉRILLEROS CONVOQUENT DES SOUVENIRS QUI - PAR DÉFINITION - SE CONCENTRENT SUR DES DÉTAILS PLUTÔT QUE SUR D'AUTRES. C'EST POURQUOI L'ANIMATION, QUI PEUT JUSTEMENT JOUER SUR LA FRONTIÈRE ENTRE RÉEL ET IMAGINAIRE, M'A SEMBLÉ PARTICULIÈREMENT PERTINENTE POUR RETRACER LEUR CHEMIN. L'ENJEU DE SON UTILISATION EST DOUBLE : NE PAS TRAVESTIR LA RÉALITÉ HISTORIQUE TOUT EN BASCULANT DANS UN MOMENT ROMANESQUE AUTOUR DES SIX GUÉRILLEROS. LE SPECTATEUR PEUT AINSI S'APPROCHER AU PLUS PRÈS DE CES PERSONNAGES, ÉMOTIONNELLEMENT PARLANT, EN PLONGEANT DANS LEURS SENSATIONS À CERTAINS INSTANTS CLÉS DE CETTE CHASSE À L'HOMME. LES ANIMATIONS SONT ACCOMPAGNÉES D'UN TRAVAIL SONORE EXIGEANT. AU COURS DE CETTE TRAQUE, J'AI VOULU QUE L'ON ENTENDE CETTE TRAVERSÉE DE LA BOLIVIE SAUVAGE AVEC CES MOMENTS DE CALME OÙ LA NATURE S'EXPRIME CONTREBALANCÉS PAR DES BRUITS INTENSES DE COMBAT. DANS UN SOUCI D'IMMERSION, NOUS AVONS BRUITÉ ÉGALEMENT LES ARCHIVES. LA FORCE DE L'IMAGE EN DEVIENT DÈS LORS PLUS PROBANTE, PLUS IMMÉDIATE.





POUR LE MOMENT FORT DE L'EXÉCUTION DU CHE, J'AI FAIT LE CHOIX DE NE PAS RENTRER DANS L'ÉCOLE OÙ IL EST MORT MAIS DE RESTER FILMER DEVANT, SUR LA PLACE VIDE. IL M'ÉTAIT IMPORTANT DE LAISSER PLACE AU TÉMOIGNAGE EMPLI D'ÉMOTION DES GUÉRILLEROS QUI RACONTENT.

CE PROCÉDÉ PERMET D'UNE PART DE CHARGER LE LIEU DU FANTÔME DU CHE ET DE COMPRENDRE, SENSORIELLEMENT, LE VIDE QUE RESSENTENT AUJOURD'HUI LES SURVIVANTS. D'AUTRE PART, DE RESSENTIR AVEC NOS GUÉRILLEROS LA FRUSTRATION D'AVOIR ÉTÉ SI PROCHE DE LUI SANS LE SAVOIR AU MOMENT DES FAITS.



LISTE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Réalisateur

Christophe Dimitri Réveille

Scénario

Christophe Dimitri Réveille

Production

PENTACLE PRODUCTIONS

Producteurs

Baptiste Salvan et Gaëtan Trigot

Co-producteurs

CDR-PROD

Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma

Mac Guff Ligne / What Films

Les Polissons / Les Films du Sud

Assistanat réalisation

Julien Schickel

Photographie

Raphaël Rueb

Direction artistique animation

Simon Géliot

Superviseur de l'animation

Eloïc Gimenez

Studio d'animation

Les Astronautes

Compositeurs

Julien Schickel,

Gilles Alonzo

et Matteo di Stefano

Julien Schickel

Montage image

Montage son et

Création sonore

Florent Denizot

Mixage

Lucas Le Néouanic

Étalonnage

Yannig Willmann

Narrateur

Vincent Lindon

Avec le soutien du CNC

Avec le soutien de la Région Auvergne-Rhône-Alpes,
en partenariat avec le CNC

Avec le soutien de la Région Île-de-France,
en partenariat avec le CNC

Avec le soutien de Pictanovo et de la Région Hauts-de-France

